

Le Spectacle de la Violence

Michel Maffesoli¹

C'est Hegel qui a pu dire que la dialectique de la réalité était une bacchanale où pas un des participants n'était ivre, peut-être faut-il comprendre cette remarque comme la reconnaissance d'un véritable instinct collectif qui au-delà de l'imperium de la raison assure justement ce que j'ai appelé l'affrontement au destin. Dans son sens étymologique, il y a toujours quelque chose de "panique" dans toute société et il est vain de vouloir dénier ou marginaliser cet état de chose. Peut-être même que la turbulence contre le fantasme de l'ordre est cela même qui au sein de la vie courante permet une résistance qui sera selon les périodes explosive ou molle. Ainsi la violence spectaculaire comme élément de l'aventure existentielle dans son aspect le plus concret, peut-être compris comme un fait social total.

La sagesse dionysiaque a souvent été opposée à la trop tranquille certitude apollinienne. Dans le mythe de la fondation de Thèbes, Dionysos vient déranger la sage gestion mortifère de son cousin Penthée. Cette image est instructive, tout ce qui représente Dionysos renvoie à la force vive qui travaille et taraude la raison, autre manière de dire qu'elle desserre l'étreinte de l'imposition naturelle et sociale. Cette figure, sous des noms divers, se retrouve dans de multiples sociétés, c'est en quelque sorte une structure anthropologique. G. Balandier repère quelques modulations de ce que j'appelle l'instinct turbulent : Legba au Dahomé, dont la fonction est de "ruser avec les contraintes", le Bouffon rituel chez les Indiens d'Amérique du Nord, le Clown sacré des Zuni et des Hopi, etc. La liste est longue de ces "rupteurs d'ordre"², qui tournent en dérision le pouvoir établi, qui introduisent le désordre, qui jouent la perturbation.

Ces divers perturbateurs sont toujours accompagnés d'une grande liberté d'apparence. Ces perturbations exercent toujours une grande fascination sur l'ensemble de la société, en elles l'on projette toutes les satisfactions ou les craintes qui n'ont pas pu se satisfaire normalement. Dans d'autres situations exemplaires que l'on connaît, carnivals, fêtes de fous, cette perturbation est contagieuse, elle stimule et dynamise des pratiques générales qu'il n'est plus possible de contenir. Ainsi le burlesque, le rire, l'ironie, la dérision, l'inversion des valeurs régénèrent le corps social, réaffirment sa puissance originaire face à des pouvoirs seconds et délégués. On peut dire la même chose des catastrophes naturelles ou politiques qui ne l'oublions pas rappellent et renouvellent la solidarité de base.

Ce qui est surtout remarquable dans ces moments d'effervescence, c'est l'éclatement qu'ils impulsent. Alors que l'ordre, quel qu'il soit fonctionne toujours sur le fantasme de l'Un, sur une monovalence, sur un pôle dominant, l'irruption du désordre renvoie au "pivotal", au poly-dimensionnel, à la pluralité des valeurs. Les passions déchaînées sont difficilement contrôlables parce qu'elles font appel à tous les éléments qui sont la plupart du temps occultés dans la structuration sociale, c'est en ce sens qu'elles sont subversives. Mais en même temps ce désordre apparent n'en est pas moins fécond, car à la monovalence abstraite il oppose une architectonique, un foisonnement, une hiérarchie organique et fonctionnellement concrète. Le rituel en est l'expression la plus claire. En effet même dans ses expressions les plus débridées, l'inversion est parfaitement codifiée, il y des règles à respecter, même si celles-ci sont peu apparentes ou parfaitement illogiques par rapport à l'ordre établi. Celui-ci fonctionne sur une

¹ Professeur de sociologie à l'université Paris V.

² Georges Balandier, in *Le pouvoir sur scène*, Éd. Balland, 1980, p. 62 sq.

logique monovalente, ou dans le meilleur des cas (ce qui revient au même) sur un dualisme quelque peu tétanique. Or comme le remarque G. Durand, il existe une "vieille doctrine dionysienne des hiérarchies intermédiaires"³. Qu'est ce à dire sinon que c'est avec la "triplicité", le "tiers" (J. Freund) que commence l'agrégation sociétale. Il faut comprendre cette "triplicité" comme une figure exemplaire de la multiplicité des rapports, des relations, des situations. Et ce n'est pas pour rien que l'on retrouve cette multiplicité, cette pluralité des effets à l'œuvre dans la structure dionysiaque.

Le désordre fécond met en scène une architectonique profonde, une circulation rapide, parfois effrénée, des rôles, des "caractères", comme autant d'expressions légitimes de la globalité sociétale et cosmique.

Chacun peut y trouver son compte, sans que celui-ci porte ombrage à l'intérêt ou à l'équilibre collectif. C'est certainement cela la hiérarchie dionysiaque, le moment où le principe d'individuation avec son corrélat nécessaire le pouvoir surplombant, n'ont pas besoin d'exister, puisque c'est en tant que tel que le collectif peut s'exprimer. L'individu, le "je pense", etc. et la structure étatique monopolisée ne sont que les deux faces d'un même phénomène. L'injonction d'être ceci ou cela, tel ou tel est certainement ce qui fonde ce que La Boétie appelait la "servitude volontaire". Le totalitarisme et le monisme vont toujours de pair. C'est pourquoi également on peut dire que la perturbation périodique de cette logique est un desserrement de la contrainte quotidienne.

La violence est cause et effet d'une réelle santé populaire. D'une manière concrète, le consensus sociétal existe lorsqu'il est possible de communier lors des manifestations exubérantes que l'ordre réprime mais qui font partie aussi de la symbolique affective commune. En ce sens l'éthique (comprise dans son sens étymologique "d'ethos" d'un peuple, de ciment structurel) est bien souvent immorale, et ce n'est pas là un vain paradoxe !

C'est en fonction de cette perspective que l'on peut comprendre que l'équivocité des rôles dans les phénomènes de turbulence, ou d'effervescence, peut être à la fois légitime et nécessaire. En effet, elle est là pour parer ou pour corriger la main mise totale de l'instance surplombante (chefferie sous toutes ces formes, état, technostructure ...) sur la vie sociétale, sur la socialité de base, elle rétablit un équilibre compromis par la suprématie d'une valeur particulière. À leur manière Machiavel ou Ibn Khaldoun ont pu montrer que l'effervescence en actualisant les conflits de factions, permettait d'épurer la violence accumulée et de ce fait rétablissait la "virtu" du peuple. Ainsi la perturbation exprime le conflit des valeurs toujours présent dans le corps social et en même temps le ritualise, lui donne une forme acceptable et "passable". En quelque sorte l'effervescence c'est le conflit des passions vécues d'une manière homéopathique. Refuser cette procédure, qui peut avoir des formes variées, c'est s'exposer à un retour du refoulé, c'est encourager l'explosion brutale et sanguinaire. En résistant ponctuellement au pouvoir, en transgressant les normes établies, l'effervescence avec une saisie à long terme quasi-intentionnelle permet donc que la trame sociale relâchée se retende, elle rappelle contre ce qui en est le garant tout ce qui fait la spécificité et la caractéristique d'une communauté.

En effet, à l'opposé du temps de la séparation ou de l'atomisation, la turbulence des instincts est une technique efficace qui d'une manière plus ou moins brutale rappelle l'étroite solidarité de base. Comme l'indique avec justesse Gurvitch, "l'interpénétration des consciences et des conduites étant à son maximum, leur fonction partielle englobe les inspirations profondes du moi qui participent à l'union"⁴. Ainsi la violence spectaculaire permet ce mixte de paroles et de situations qui exprime en majeur le quotidien désir d'être-ensemble. Ce que l'on voit se jouer quotidiennement dans les lieux publics, dans les bistrot,

³ Gilbert Durand, in Science de l'homme et tradition, Éd. Sirac, p. 155

⁴ Georges Gurvitch, in Essais de sociologie, \$d. Sirey, 1939, p. 43.

sur les marchés, sur les places, en bref dans les espaces de la déambulation existentielle, ce spectacle chatoyant qui constitue l'essentiel de la vie sociale, tout cela se cristallise en un moment particulier pour réaffirmer avec force qu'il constitue le substrat essentiel de toute société. Là encore, il ne saurait être question d'avoir une appréciation morale car il est certain que ces manifestations sont moins que raisonnables, et ce parce qu'elles multiplient la "part d'ombre" qui la plupart du temps est isolée, cadenassée dans le corps propre. C'est cette conjugaison qui permet d'expliquer les figures de l'excès. En fin de compte ces dernières rappellent qu'au-delà des principes d'utilité ou de réalité sous toutes leurs formes, il y a une prégnance de l'imaginaire qu'il est vain d'oublier ou d'occulter. Contre tout monothéisme des valeurs, l'éclatement des passions dans la violence montre avec force que cet imaginaire est une structure anthropologique, ce qui en fait un facteur de communion.

C'est donc pour "revivre" le sentiment qu'elle a d'elle-même qu'une société se met selon l'expression de Durkheim en "état de congrégation". Par la suite, la dispersion est nécessaire, la tension n'est concevable que s'il y a par la suite détente, mais par une sorte de coenesthésie inconsciente la pulsion au rassemblement se fait très forte lorsque la détente a été suffisante. Et à la lumière des travaux historiques ou ethnologiques récents, ce que Durkheim analyse pour les tribus australiennes et nord-américaines peut certainement se généraliser, "l'état de congrégation" entraîne une "frénésie", une "véritable débauche de vie collective"⁵. Par là la communauté est recimentée et même si cette frénésie est rituellement hiérarchisée, elle permet de court-circuiter la monopolisation du pouvoir.

En communiant ainsi avec les forces obscures de la nature en jouant, dans le dramatique de l'histoire, la tragédie du cycle, la violence en scène remémore l'organicité essentielle de toute chose. Les intentions et les volontés irrépressibles du vouloir-vivre qui ne craint pas pour se manifester d'emprunter les traits de "petites morts" successives. "Sachant" ainsi qu'elle se protège rituellement d'une mort sociale bien plus inquiétante. En bref, à une règle extérieure et sclérosée l'excès oppose les rituels qui sont les siens comme autant de contre-feu, c'est en ce sens que ce spectacle est sérieux, c'est en ce sens aussi qu'il est un élément de la socialisation. Mais ce "sérieux" est en quelque sorte d'exception, c'est-à-dire qu'il intervient quand décidément la pesanteur de l'institué devient par trop mortifère. Ce processus semble s'expliquer ici dans les termes de la conscience, en fait dans une conception quelque peu vitaliste, il faudrait l'analyser comme un réajustement automatique lorsqu'un équilibre sociétal ou civilisationnel est en passe d'être rompu. C'est donc toujours une procédure d'urgence qui explique la frénésie et autres formes d'accélération du temps. Comme le remarquait encore Durkheim dans ce qu'il appelle les "rites piaculaires" (de piaculum, tristesse, inquiétude), il y a de l'inquiétude dans l'excès. Cette inquiétude tient peut-être à ce qu'il y ait nécessité à racheter la vie sociale qui est en train de se perdre, de s'étioler dans la tranquille sécurisation de l'ordre établi. Tout comme la révolte, ou la révolution qui permet à une énergie élite nouvelle de supplanter une couche dirigeante exténuée, et par là permet le sursaut politique ou social, ainsi la perturbation est une expiation sacrificielle qui permet que soit restaurée la vertu propre de la socialité.

Les observateurs ont remarqué que les périodes de grands dangers, épidémies, peste, ou encore dans les villes assiégées et en passe de succomber, se manifestent un irrésistible débordement sexuel. La licence et la transgression sous toutes leurs formes sont alors permises. Outre les multiples causes psychologiques bien compréhensibles, ces phénomènes sont certainement l'indice d'un sursaut existentiel d'une société donnée, ils peuvent surtout servir de paradigme à l'effervescence ludique. En effet quand l'étau du pouvoir tend à se resserrer, quand sa pression à la longue commence à se faire sentir ou encore quand l'indifférence de l'ennui commence à déstructurer le corps social, c'est alors que la vie

⁵ - Émile Durkheim, in *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Puf, 1968, p. 499 sq.

déborde. Le dionysiaque est un rachat de l'existence qui s'est laissé aller, qui s'est laissé vaincre, de l'existence qui se sent menacée. C'est le démon de midi d'une société qui voit la fin proche et qui entend encore profiter des plaisirs et des joies qui sont encore à sa portée. Que l'on comprenne bien, si l'on a pu qualifier la fête "d'éthique de la mort" c'est certainement dans le sens de la dialectique du maître et de l'esclave de Hegel : parce qu'il a su reconnaître la mort et l'affronter en tant que telle, l'esclave peut triompher et acquérir la souveraineté. De même la socialité, par le biais de l'effervescence, en reconnaissant la mort (le pouvoir extrinsèque ou l'ennui intrinsèque) l'affronte rituellement, l'incorpore d'une manière homéopathique, et par là même s'en purifie. C'est en ce sens que l'instinct turbulent, d'une manière qui est souvent cruelle, est le garant toujours et à nouveau renaissant de la perdurance sociétale.

Éros furieux

On ne saurait masquer que l'excès s'inscrit sur un fond de violence. Même s'il la ritualise et l'apprivoise sans cesse, celle-ci reste une constante indépassable qu'il vaut mieux envisager avec réalisme en tant que telle. Dans cette période aseptisée et peureuse qui caractérise notre temps, il est de bon ton d'une manière angélique de dénoncer la croissance de l'accentuation de la violence, ou encore comme force "belles âmes" de souligner ce que celles-ci a de relents barbares. Il vaudrait mieux apprécier son caractère humain et analyser comment elle a pu être très souvent ritualisée. Il est par exemple intéressant de relever que dans le mythe dionysiaque, ce sont les femmes, dont il est de tradition de souligner la douceur, qui inaugurent la violence rituelle. Les bacchanales qu'elles suscitent, aux dires d'Euripide, ne manquent pas de nous laisser rêveur par leur cruauté et leur débridement, même lorsqu'on sait que leur paroxysme, le meurtre du roi Penthée par sa propre mère, va permettre une nouvelle vie pour la cité de Thèbes. La violence féminine est maintes fois affirmée dans les histoires ou les mythes que nous connaissons. Mais toujours, cette violence extériorisée, même lorsqu'elle est sanguinaire, reste maîtrisée, canalisée et doit être renvoyée en fin de compte à l'harmonie sociétale.

Il y a une dialectique de l'ombre et de la lumière, qui à l'image du cosmos, assure le bon fonctionnement du donné mondain. Si la figure du Fripon me paraît importante, c'est qu'elle ressurgit toujours et à nouveau, et parfois, d'une manière menaçante, même et surtout dans les ensembles sociaux qui essaient par tous les moyens de s'en protéger.

De nos jours, comme conséquence de l'asepsie de la vie sociale issue de l'hygiénisme ou du réglementarisme du XIXe siècle, il est de bon ton de dénoncer la violence, le viol, l'effervescence comme autant de reliquats barbares. Et d'une manière finalement peu paradoxale cette attitude se retrouve particulièrement dans les mouvements qui se veulent "d'avant-garde" et qui ne sont en fait que les derniers représentants de la grande thématique de la libération qui trouve son apogée avec la Révolution française de 1789. En tirant les conséquences logiques du slogan inscrit au fronton de nos palais nationaux : Liberté, Égalité, Fraternité, ces mouvements ne font que parfaire une société régie par le seul principe rationnel, et ce au risque bien réel de susciter un retour en force et alors incontrôlé de la violence de nature trop efficacement bridée. L'ombre en tant que symbole collectif reste une détermination nécessaire qu'il convient de savoir utiliser, ritualiser. Jung utilise à ce propos la notion "d'énantiodromie", du renversement en soi-même.

L'ombre acceptée et ritualisée peut être cette contre position qui à côté d'une tendance dominante assure l'équilibre en se diffusant comme valeur alternative. C'est dans cette perspective qu'il convient d'apprécier la violence sociétale sous des formes multiples et variées, elle reste le conservatoire de toutes attitudes alternatives. Que ce soit dans la banalité

de la petite scène domestique ou dans l'effervescence de l'explosion collective, elle ritualise et rend humaine cette force irrépressible et quelque peu "paniquante" par laquelle Pan, le fripon divin, se plait à submerger quelques fois les simples mortels. Une telle image mythologique ne doit pas faire oublier que la "panique" a pu prendre dans le cours des histoires humaines des formes ô combien exacerbées, et qu'à tout prendre la sagesse dionysiaque même dans ce qu'elle peut avoir de choquant, reste toujours un moindre mal.

Le désordre, le crime ou la catastrophe, qui de toutes manières existe, sont beaucoup plus supportables lorsqu'ils sont mis en scène. J'ai essayé de le dire, dans les sociétés traditionnelles, le rituel avait cette fonction. Le fait de pleurer ou de faire pleurer sur une catastrophe ou un crime les relativise. C'est cela la ruse fondamentale de la mise en scène. Il s'agit là d'une vieille et banale idée, le spectacle purge, cathartise de cela même qui fait peur, de cela même qui est inéluctable. La mise en scène de la mort au cours des âges en est un exemple achevé. Il est nécessaire de relativiser pour supporter et pour oublier. À côté de la force du destin, il faudrait parler d'une force de l'oubli, et pour oublier il faut d'abord s'habituer. En ce sens la télévision peut être une pratique homéopathique. Je me souviens d'un enfant qui avait une grande crainte du sang et de la guerre et qui pourtant regardait sans cesse à la télé vision des films de bruit et de fureur, qui était fasciné par la sanglante actualité du drame quotidien, et lorsqu'on lui demandait pourquoi il ne pouvait s'empêcher de suivre ces émissions, il répondait fort simplement et avec une grande sagesse : "c'est pour m'habituer à la guerre de demain". Le tragique de la réponse est fort instructif en ce qui concerne le débat sur la violence à la télévision. Pour ma part, j'y vois une manière d'accepter et de ritualiser la "part d'ombre" qui toujours taraude l'individu et la société. La petite scène domestique adoucit et rend supportable la force irrépressible et quelque peu "paniquante" de la violence. Cette force par laquelle Pan, le fripon divin se plut à submerger très souvent notre vie de simples mortels.